



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

2 | 2005

Varia

---

Richard MORTON, *Examining Changes in the Eighteenth-Century French Translations of Homer's Iliad by Anne Dacier and Houdar de La Motte*

Jean-Philippe Gersperrin

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1560>

DOI : 10.4000/anabases.1560

ISSN : 2256-9421

**Éditeur**

E.R.A.S.M.E.

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2005

Pagination : 268-271

ISSN : 1774-4296

**Référence électronique**

Jean-Philippe Gersperrin, « Richard MORTON, *Examining Changes in the Eighteenth-Century French Translations of Homer's Iliad by Anne Dacier and Houdar de La Motte* », *Anabases* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1560> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.1560>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Anabases

---

# Richard MORTON, *Examining Changes in the Eighteenth-Century French Translations of Homer's Iliad by Anne Dacier and Houdar de La Motte*

Jean-Philippe Gersperrin

---

## RÉFÉRENCE

Richard MORTON, *Examining Changes in the Eighteenth-Century French Translations of Homer's Iliad by Anne Dacier and Houdar de La Motte*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press (Studies in French Literature, vol. 68), 2003, 118 p.  
65€ / ISBN 0-7734-6594-4

- 1 En 1711, l'éminente helléniste Mme Dacier publiait une traduction en prose française de l'*Iliade*, munie d'un appareil de notes érudites ; à partir de quoi Houdar de La Motte, connu jusque-là pour ses livrets d'opéra et pour ses odes (dont certaines « pindariques »), proposa en 1714 une *Iliade* en alexandrins et en douze livres, caractérisée par le choix explicite d'une « imitation élégante », procédant d'importantes reconfigurations du poème-source, par suppressions, condensations ou encore additions. Fidélité philologique proclamée et admiration primitiviste pour les « mœurs » homériques contre accommodation assumée aux valeurs esthétiques et idéologiques de la civilisation contemporaine : l'affrontement polémique des deux auteurs (et de leurs partisans) cristallisa un rebondissement de la Querelle des Anciens et des Modernes, faisant éclater le caractère largement inassimilable d'Homère dans le classicisme français.
- 2 Richard Morton, spécialiste de la littérature anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle (on lui doit un *John Dryden's Aeneas: A Hero in Enlightenment Mode*, University of Victoria, 2000), étudie comparativement les options (justifiées dans leurs préfaces respectives) des deux

traducteurs, attachés à faire goûter l'épopée d'Homère mais dans un esprit et selon des modes très différents. Après un bref rappel du cadre intellectuel qui a présidé à ces traductions vient un premier examen (chap. II) de la manière dont La Motte, en voulant « adoucir » Homère « par condescendance pour notre goût », édulcore radicalement, rationalise et moralise l'épopée grecque. R. Morton indique en particulier que, si la réécriture du Moderne s'inscrit dans une conception hédoniste de la poésie récusant l'allégorie morale défendue par Mme Dacier, elle trahit cependant la volonté de contrôler la lecture par un réaménagement sourcilleux des aspects politiques (p. 28-33), comme c'est aussi le cas pour la représentation des divinités, rendues « monochromatiques et austères » (p. 87) pour devenir compatibles avec une appréhension chrétienne de la religion (le chap. VI propose sur ce point des analyses bienvenues). Les chap. III et IV, consacrés aux figures d'Hector puis d'Achille, abordent la question, fondamentale dans la querelle, des valeurs héroïques : le divorce est patent entre l'univers homérique et une morale de l'*humanité* qui disqualifie, autant que le code moderne des bienséances, la brutalité épique. On voit ainsi La Motte réinventer un Hector éthiquement correct et plus digne de pitié, tandis qu'Achille est remodelé, tant bien que mal, par une psychologie du trouble et par l'usage d'agents allégoriques (le Courroux, la Vengeance) qui l'absolvent en quelque sorte de ses excès. Avec l'*ecphrasis* du bouclier d'Achille (chap. V) apparaissent les effets abrasifs sur l'écriture d'une esthétique soucieuse de cohérence et de vraisemblance, tandis que l'éloquence prêtée aux personnages (ambassade des Grecs auprès d'Achille, supplications de Priam) est abordée dans le dernier chapitre.

- 3 C'est logiquement, sans doute, que R. Morton, dans ces analyses dont la clarté n'évite pas toujours un certain morcellement, s'intéresse beaucoup moins à la traduction de Mme Dacier qu'à la réécriture de La Motte, fertile en distorsions et en inventions dont il met bien en évidence l'ingéniosité, en confrontant efficacement positions théoriques et détails stylistiques. Les enjeux idéologiques des deux traductions sont dégagés avec sûreté. La focalisation de l'étude sur les détails de la traduction est d'autant plus heureuse que, malgré le récent regain d'intérêt pour le poète et poéticien La Motte (une réédition de son *Iliade* est d'ailleurs en préparation), son accommodation du texte homérique est restée peu étudiée depuis la thèse monumentale de Noémi Hepp (*Homère en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1968), dont R. Morton, curieusement, ne semble guère tirer parti (il ne la cite que pour mémoire, p. 6). Plusieurs caractéristiques de l'*Iliade* de 1714, judicieusement identifiés par N. Hepp, sont ici passés sous silence. Ainsi, ce n'est qu'allusivement (p. 35) qu'est évoquée une théâtralité constante dans un poème où tout tend à devenir « spectacle », tandis que la dimension plastique des inventions de La Motte (qui n'est probablement pas sans lien avec l'esthétique de l'opéra) paraît sous-estimée. Le poème français affectionne en outre une rhétorique de l'opposition, structurellement favorisée par la symétrie de l'alexandrin, et qui rapproche l'imitation d'Homère de l'esthétique de la tragédie classique. C'est là qu'est sans doute le point-aveugle majeur des analyses de R. Morton, lors même qu'il identifie dans le contenu de tel discours une couleur racinienne (p. 33 et 61). De fait, le seul choix de l'alexandrin imposait à la traduction des contraintes analogues à celles du vers tragique contemporain (lexique déterminé par le jeu des rimes, réduction des comparaisons, etc.) tout en conférant au récit, par une sorte de contamination générique, la dignité propre au genre souverain de la culture française (La Motte veut explicitement « rendre Homère avec plus de noblesse et plus de grâce »). D'ailleurs, nombre d'éléments rhétoriques désignés par R. Morton (p. 102, 105, 107-108) procèdent assez

sensiblement du code de la tragédie : la modernisation de l'*Iliade* passe par cette attraction de l'épopée primitive dans un autre champ esthétique. Il conviendrait justement de se demander dans quelle mesure le *Télémaque* de Fénelon (1699), autre « imitation » de l'épopée antique, n'a pas autant modelé le style de l'*Iliade* de 1714 que son éthique d'un héroïsme corrigé. Or celle-ci repose précisément sur l'ajout de sentences ou sur l'intégration de commentaires critiques dans le tissu même de la narration : « Qu'Achille eût été grand s'il n'eût été cruel ! / Mais la vertu sans tache est-elle d'un mortel ? », cette conclusion du l. XI, par exemple, ne méritait-elle pas plus qu'une note expéditive (p. 66) ?

- 4 L'étude de R. Morton gagnerait d'autre part à tenir compte plus méthodiquement du contexte littéraire contemporain. Les comparaisons proposées avec Pope, Addison, Boivin ou Fourmont sont certes bienvenues, mais la *Dissertation critique sur l'Iliade* de l'abbé Terrasson (1715) pouvait nourrir plus constamment la réflexion sur la réécriture d'Homère ; surtout, on regrette que l'échange polémique entre Mme Dacier et La Motte soit sollicité avec parcimonie : puisque, dans ses *Causes de la corruption du goût* (1714), la première passe au crible la traduction du Moderne, pourquoi ne pas examiner plus systématiquement ses critiques ? Le commentaire du *decorum* royal d'Agamemnon (p. 35) en serait renforcé. Il est aussi dommage que les conceptions des deux traducteurs ne soient pas fermement rattachées aux débats contemporains sur la traduction française des auteurs antiques : certaines études sur la question, absentes de la bibliographie en fin de volume, auraient ainsi pu éclairer plus finement la définition, certes délicate, de la « grâce » du style (p. 23-24).
- 5 Signalons enfin le problème de l'édition de référence pour l'*Iliade* de La Motte. R. Morton cite et glose le texte d'après l'édition des *Œuvres de M. de La Motte* de 1754 ; mais celle-ci reproduit la seconde édition du poème, « avec de nouveaux changements », parue en 1720. La concurrence de ces deux états du texte n'étant pas signalée, le lecteur est porté à croire que l'examen porte sur celui de 1714 : ce n'est que dans une note assez obscure (p. 37, n. 53) qu'on apprend qu'il existe « an early version of Book II », citée (et pour cause !) dans *Des causes de la corruption du goût ...* Or, si les remaniements de 1720 sont globalement limités, ils frappent par leur importance dans les livres I et II, en particulier pour l'épisode de Thersite, que commente R. Morton : en 1714, l'insolent Thersite est encore peint sous des couleurs peu flatteuses, tandis qu'en 1720 il apparaît comme le porte-parole, assez peu équivoque, d'un pacifisme éloquent, au moment où Agamemnon est lavé du soupçon de mensonge (le trouble dans le camp grec n'est plus produit par l'annonce d'un départ feint). Voilà des « changements », internes à l'adaptation de La Motte et typiques de ses réaménagements, qu'il aurait été profitable d'envisager avec plus de rigueur. Avec ses inégalités et ses lacunes, l'étude de R. Morton apporte un éclairage suggestif sur l'esprit qui animait, à l'aube du siècle des Lumières, les traducteurs antagonistes de l'*Iliade*, et laisse la voie ouverte à une exploration systématique de leur art.

---

## AUTEURS

**JEAN-PHILIPPE GROSERRIN**

Université de Toulouse II-Le Mirail

jeanphg@wanadoo.fr